

Critique de *Jackie* par Not for tourists

Par *Elen* publié le 6 mars 2011



Il y a un espace blanc, une bâche blanche et brillante qui recouvre mur et sol, rectangles dont la femme en noir ne sort pas. Elle flirte avec les frontières blanches, rien de plus. Espace hospitalier, carcéral, monacal? Oui et non. Un au-delà minimaliste depuis lequel Jackie Kennedy nous apostrophe. Jackie Kennedy, une chevelure en casque, un tailleur paradoxal qui ne souligne

pas la taille, deux yeux trop écartés. L'image morte et saisissante d'une femme reconnaissable entre toutes. Pauline Laidet habite pendant plus d'une heure cette iconique silhouette. Et Jackie retrace son histoire, que nous connaissons déjà – ses grandes lignes, au moins – l'assassinat, au moins.

Ce pourrait être une tragédie, mais ce serait trop simple. Une femme qui perd son mari, une femme qui perd ses enfants, une femme qui perd ses cheveux. Une femme trompée, aussi. Les ressorts d'une fiction grandiose et douloureuse, en somme. Mais non, cette femme là est réelle. En tout cas, elle l'a été. La preuve : peu à peu, des objets nous sont présentés. Gants blancs, chausson d'enfant, lunettes de soleil, drapeau américain... ils rappellent des événements, ils sont déposés autour d'un tabouret blanc comme autant d'indices absolument véridiques. Ou alors, des reliques? Des traces équivoques? Jackie Kennedy, vraiment? Comme l'homme sur la Lune, on ne peut s'empêcher de douter. Pourtant, elle s'adresse à nous, entre dans nos yeux, sonde nos pensées, nous interpelle. Et nous voilà, sans le vouloir, témoins, complices, garants de tout ce que nous dira cette femme. Manipulés, formidablement – si on avait seulement le courage de détourner le regard... Il faut une salle comme La Loge, petit cocon, pour que chaque spectateur ait la sensation dérangeante et délicieuse de participer si bien au mensonge. Pour que Jackie Kennedy reprenne vie de façon si intense. Victorieuse. La faute à notre curiosité malsaine, notre petitesse d'inconnus falots fascinés par les personnalités, les « VIP », comme elle dit. La démocratie se nourrit de ces instincts stupides – cette pièce est d'une actualité hallucinante.

Jackie est volubile, elle suit une logique intime, difficile à pénétrer – j'ai peur de ne pas la comprendre. Il faut s'habituer à son débit particulier, qui désarçonne, qui crispe mes premières minutes. Mais je m'accroche à une trame d'abord invisible, à des images, des phrases qui reviennent, des obsessions, des bizarreries qui font boucle et finissent par tisser du sens. Des hantises splendides traversent la pièce : faire disparaître la chair, la clôturer de coutures, devenir vêtement et embrasser l'artifice, l'enveloppe. Aussi, ne pas vouloir trop de lumière. Marilyn Monroe comme envers de Jackie Kennedy: le naturel qui se débat contre ses propres incohérences. Le texte d'Elfriede Jelinek, auteure autrichienne engagée et intransigente, est magnifique, exigeant. Une langue acérée, tranchante, dense. Pauline Laidet y insuffle une légèreté pleine de finesse qui n'enlève rien à sa cruauté. Elle provoque des sourires grinçants, elle ne surjoue pas la noirceur, la distance : Jackie Kennedy est charmante, ridicule, vulnérable, elle s'emporte, elle s'échevèle. Son corps révèle ce que sa logorrhée dissimule. Plutôt qu'un personnage, une personne complexe, voilà.

Courez donc à la Loge, et voyez si vous soutenez le regard de Jackie sans ciller.